

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 18

Artikel: Nouvelles diverses
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur*. Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 27 Avril 1878.

Nous avons publié, dans un précédent numéro, quelques remarques sur la nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie française. Un de nos lecteurs nous communique à ce sujet les réflexions suivantes :

Certains journaux humoristiques professent à l'endroit de la politique, de la question d'Orient, de ces lugubres boucheries où barbotte la gloire des rois et des empereurs, l'indifférence la plus distinguée. Ils ont cru devoir remplacer des digressions aussi indigestes que parfaitement écœurantes par des facéties, calambredaines, jeux de mots, racontars drôlatiques et autres plaisanteries. Ainsi, les uns racontent des histoires invraisemblables ; les autres vous proposent des énigmes impossibles ; ceux-ci découvrent que la mappemonde penche ; ceux-là ont inventé les combles, par exemple le comble de la vitesse, le comble de l'impudence, le comble de l'ingratitude, de la distraction, etc.

Le *Conteur vaudois* a, à lui tout seul, trouvé le comble de la naïveté en annonçant aux populations de la Suisse romande la nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie française.

Voyons, ce n'est pas sérieux ! Que diable voulez-vous que je fasse de ce dictionnaire ? Il y a bien la langue des Racine, des Molière, des Bossuet, des Saint-Simon, mais qu'est-ce que c'est que ça à côté du bonheur de bégayer l'argot fédéral ou le français vaudois. On dit que des individus nommés Victor Hugo, Emile Augier, Lamartine, Charles Nodier, et autres encore, ont ignoré et ignorent ce que c'est qu'une *collaudation*, qu'une *ouvrière rassujettie*, qu'une *mise publique*. J'aime à croire pour ces braves gens ou pour l'honneur de leur mémoire que c'est un bruit calomnieux. Car, franchement, ce serait désespérant si on n'allait plus chercher à Berne (saluez s. v. p.) le français élégant, classique, intelligible, quand il est notoire que les Prussiens viennent à Bâle apprendre l'allemand.

Prôner le Dictionnaire de l'Académie, laisser entendre que notre français n'est pas irréprochable, mais c'est demander le bouleversement de nos institutions ! Voyons, nous ne pourrions donc plus dire des facéties grammaticales dans ce genre : « Le

» sieur X, au nom qu'il agit... Voulons-nous nous
 » promener ? Allons les deux... Je vais en Pépinet...
 » Il m'a jeté des pierres contre... Tu n'as personne
 » vu... Elle a caché ses robes d'hiver... Le cahier
 » des charges dépose dans les secrétaireries... Une
 » brave fille demande à s'aider dans un ménage...
 » La finance scolaire sera perçue quand les comptes
 » seront bouclés... Vous faites bouillir quart d'heure...
 » Il demeure en bas la Cheneaux-de-Bourg, etc.

De deux choses l'une, ou bien ces phrases sont parfaitement correctes, ou bien ce n'est qu'un affreux ramassis de solécismes choquants. Dans la première hypothèse, le Dictionnaire de l'Académie n'a qu'à rester chez lui, comme un vieux arriéré incapable d'atteindre les hauteurs vertigineuses du français fabriqué à Berne (saluez encore) ; dans la seconde, il n'a absolument qu'à se taire, parce qu'il est bien entendu dans toutes les contrées du monde et autres pays circonvoisins, y compris le vingt-troisième canton, que notre français, à nous, depuis Carouge jusqu'à Ecublens, et de St-Saphorin à Puyles-Ecoutailles, est le plus charmant, le plus gracieux, le plus parfait, le plus... tout ce que vous voudrez.

F. P.

On vient de terminer à New-York un établissement curieux à tous égards : l'*Hôtel des femmes*, fondé il y a douze ans par feu A.-J. Stewart. Cette construction immense est destinée aux honnêtes femmes obligées de travailler pour gagner leur vie. L'hôtel a les proportions et l'élégance d'un vrai palais, et l'on y trouve réunies toutes les nouvelles inventions qui rendent, en Amérique, les maisons si confortables et si agréables à habiter.

Il y a à l'usage des pensionnaires une bibliothèque de 2500 volumes. La salle à manger a été rendue aussi attrayante que possible ; le parquet est en marbre blanc de Carrare ; des glaces garnissent les murs ; l'argenterie, la verrerie ont été choisies avec beaucoup de goût. Le même soin a été apporté dans la distribution des cuisines. Dans les sous-sols sont établis d'immenses fours où l'on fait cuire le pain, les gâteaux et tout ce qui doit être consommé quotidiennement. A côté des fours est installée la fabrication des glaces.

Le lavoir contient trois machines, dont chacune est capable de fournir chaque semaine du linge

propre à cinq cents personnes. Tout près du lavoir se trouvent douze grandes chaudières, qui servent non-seulement à faire marcher les douze machines de l'établissement, mais qui fournissent de la chaleur pour toutes les chambres et les corridors. La machine à gaz alimente 3000 becs de lumière.

L'établissement est destiné à la femme qui travaille ; nulle autre n'y est admise. A la suite des nombreux changements de fortune qui arrivent continuellement en Amérique, bien des femmes habituées à une vie d'intérieur confortable et même luxueuse, sont subitement forcées de travailler pour suffire à leurs besoins. Elles trouvent dans cet établissement un *home* semblable, peut-être, à celui qu'elles avaient auparavant, un entourage agréable et une bonne nourriture ; ce qui leur permet de mieux supporter les heures qu'elles emploient souvent à un travail pénible et ennuyeux.

Il y a plus de 500 chambres à coucher meublées avec confort, même avec luxe ; les escaliers sont larges et spacieux ; on trouve de l'eau chaude et de l'eau froide dans chaque chambre, et le service y est le même que dans les grands hôtels meublés.

D'élégants salons de réception sont à la disposition des pensionnaires ; le bâtiment est chauffé partout et la table richement servie.

Peut-on trouver dans une autre partie du monde, pour la somme de trente francs par semaine, un pareil logement ?

Une feuille autrichienne vient de publier une intéressante étude sur les services qu'on pourrait tirer du chien, dans le service sanitaire d'une armée en campagne. Ce n'est pas la première fois, du reste, qu'on propose d'utiliser le chien à la guerre, l'on n'aurait que l'embarras du choix pour raconter quelques histoires sur les services militaires de ces auxiliaires à quatre pattes :

Il y a deux ans déjà, figurait, à une exposition de chiens, à Dresdes, un certain nombre d'animaux propres à concourir au service d'une armée. Depuis, on a étudié, en Allemagne, les races présentant les meilleures dispositions pour cet objet ; on a multiplié les croisements, les essais de dressage, et l'on est arrivé à obtenir un chien réunissant d'excellentes conditions pour ces fonctions spéciales.

Voici quelques indications sur les services qu'on attendrait de lui :

Dans toutes les guerres, il arrive qu'un grand nombre de blessés ne sont pas retrouvés après l'action, ou le sont trop tard et périssent misérablement, parce qu'ils n'ont pas reçu à temps les secours qui auraient pu les sauver.

Que de malheureux, réfugiés au prix de suprêmes efforts dans un fossé, derrière un abri, un accident de terrain, où ils pourront échapper aux projectiles, aux charges de cavalerie, aux roues des caissons ou des canons qui galopent sur le champ de bataille, épuisés de fatigue, affaiblis par les pertes de sang, ont perdu connaissance et s'éteignent misérablement si les ambulanciers ne parviennent à les retrouver ! Qu'on songe à la quantité considérable de « *disparus* » qui figurent dans les statistiques des pertes des armées en campagne.

Le chien est tout de suite indiqué pour chercher ces blessés, ces « *disparus* ».

Le journal autrichien indique l'équipement à donner à ces précieux auxiliaires. C'est d'abord un collier de cuir, avec une plaque de métal sur laquelle seront marqués : le corps

de troupes auquel le chien appartient, la croix de Genève, le numéro de l'animal, le nom auquel il répond ; au collier se trouve suspendu un petit sac de cuir à fermeture très simple et contenant un calepin et un crayon. La nuit, ou par les temps de brouillard, une petite lanterne, disposée de façon à ne pas gêner le chien dans sa marche, serait attachée au collier. Sauf les cas exceptionnels, c'est tout, car un surcroît de charge pourrait retarder l'animal.

Voyons maintenant en fonctions les chiens d'ambulance qui ont été, pendant la paix, soigneusement dressés et exercés à leur service de secours :

Le combat est fini ; des deux parts on relève ses morts, on recherche les victimes. Les ambulanciers qui gardent la meute la détachent et la lancent sur le champ de bataille, en criant à ces intelligents animaux : Cherche ! Cherche ! soldat perdu ! ou une formule quelconque adoptée d'avance.

Les chiens partent dans toutes les directions, furetant avec ardeur.

En voici un qui arrive sur un malheureux blessé, dissimulé derrière une haie, dans un fossé, où il est étendu sans force, sans espoir, attendant la mort.

Le chien l'aborde, lui lèche les mains, la figure, le ramène, se fait reconnaître, lui fait remarquer le sac qu'il porte au coup ; le blessé, si son état le permet, rassemble ses esprits, écrit sur le calepin son nom, le corps de troupes auquel il appartient, autant que possible le lieu, la région où il est étendu, puis il renvoie le chien : Retourne ! va ! lui dit-il.

L'animal revient au poste d'ambulanciers ! on visite son sac, on y prend la note, et un ou deux brancardiers partent, guidés par lui, vers le soldat abandonné, qu'on retrouve bientôt et que souvent on sauvera. Puis le chien court à de nouvelles recherches.

On travaille du reste en Allemagne à dresser des chiens pour ce nouveau service et on est déjà arrivé, avec le concours d'une trentaine de soldats, qui jouent le rôle de blessés, à des résultats étonnants. Du jour où l'on voudra s'en donner la peine, on organisera aisément des meutes de secours, et ce sera toujours un pas de fait dans la voie de l'utilisation sérieuse du chien et de ses remarquables facultés.

Montherond, 22 avril 1878.

J'ai eu le plaisir de vous rencontrer quelquefois à Montherond, dans vos promenades d'été ; vous m'avez beaucoup vanté cette charmante retraite, que vous trouvez si romantique, si pleine de poésie. Vous paraissiez envier le sort de ceux qui vivent dans ce séjour paisible, au milieu des grands bois, où l'on n'entend d'autres bruits que le murmure du ruisseau, le chant du merle et de la fauvette.

Je comprends votre enthousiasme au mois de juillet ; mais venez un peu nous rendre visite au milieu de l'hiver, et même pendant cette période pluvieuse qui semble vouloir ajourner indéfiniment l'arrivée du printemps, après lequel nous soupirons.

De guerre lasse, j'ai fini par m'y habituer à cette malheureuse pluie ; c'était le parti le plus sage. Et, accoudé sur ma fenêtre, j'en ai étudié toutes les phases, toutes les variantes, ce que vous n'avez peut-être jamais fait. Voici pour le *Conteur*, que je lis assidûment, le résultat de mes observations :

Il y a plusieurs espèces de pluie :

Il y a la *petite pluie*, insignifiante, celle dont on dit : « Petite pluie abat grand vent. »

Il y a la *pluie battante*, qui tombe dru, égale, sans pitié, sans arrêt, battant le pavé, hachant les

arbres, sapant les cheminées, fouettant les vitres; vraie et copieuse pluie d'hiver.

Il y a l'averse, un seau renversé tout à coup, un nuage qui crève sans dire gare, une trombe qui passe, furieuse et rapide, une inondation de cinq minutes.

Il y a l'ondée, un diminutif de l'averse, quelque chose de moins brutal, de plus étourdi, de vite séché, presque sans traces.

Il y a la pluie d'orage, qui s'annonce par une chaleur suffocante, par de larges gouttes s'aplatissant sur le sol, pleine d'électricité et dégageant de la terre de robustes senteurs.

Il y a enfin la pluie dite du *diable qui bat sa femme*, la pluie traversée par le soleil, la pluie brouillée de rayons d'or, — tableau délicieux.

Venez plutôt, monsieur, le constater vous-même, dans ce paradis de Montherond.

Votre dévoué, D.

On écrit de Barcelone, le 16 avril :

Barcelone présentait hier au soir un aspect lugubre. On s'y serait cru à Paris du temps du siège.

Les trois quarts des magasins avaient clos leurs portes, et l'autre quart qui les tenait encore ouvertes était éclairé par de pâles bougies qui répandaient une lueur indécise sur les objets. Tout cela à propos d'un impôt dont notre municipalité a voulu frapper les consommateurs de gaz. Frondeurs comme en tous les pays du monde, les boutiquiers, à cette nouvelle, se sont cabrés avec un ensemble qui fait songer que les questions de la bourse divisent beaucoup moins que les questions de la politique. Dans une réunion générale tenue dans la salle du théâtre Remea, ils ont juré de ne plus allumer de gaz que la municipalité n'ait rapporté son vote.

Dans les cafés, on se groupait autour des tables mélancoliquement éclairées par des bougies figées dans les goulots de bouteille, et la bougie pleurant ses larmes diaphanes le long du verre, semblait partager la tristesse générale. Des plaisants chantaient l'office des morts ; aussi bien nous sommes dans la semaine sainte. Les rues regorgeaient de curieux, et ce n'était pas le spectacle de l'obscurité, bien que bizarre à contempler, qui les attirait, tant que l'espoir d'assister à une émeute. Vous savez qu'ici on ne redoute guère les révolutions ; une de plus, une de moins... elles font partie active de la nation, qui se les incorpore du reste à doses infinitésimales, suivant la méthode homœopathique.

Les troupes étaient consignées dans leurs quartiers ; elles le sont encore aujourd'hui ; toute la police, les gardes municipaux, la gendarmerie étaient sur pied, répandus sur les points stratégiques de la ville.

Depuis que nos institutions fédérales ont donné libre carrière au colportage, nos foires et même nos simples marchés nous fournissent les types les plus divers d'industriels ambulants, qui abusent de la crédulité publique. Samedi dernier, un Français, un marchand de poudre à nettoyer les ustensiles de cuivre, était entouré d'une foule compacte de bons et innocents Vaudois, auxquels il débitait cet incroyable boniment qu'un de nos abonnés a pu nous procurer :

« Mesdames et Messieurs. J'ai beaucoup voyagé.
» Un jour que je suivais les bords du Gange, fleuve
» sacré et rapide, je vois arriver à moi, blanche
» sous ses longs voiles que soulevait la brise et es-

» quissant un pas de valse, une ravissante vierge
» de seize printemps. Soudain le pied lui glisse sur
» une pelure de pêche et elle roule dans l'humide
» empire. A cette vue, et sans quitter une livre de
» sucre que je venais d'acheter, je me précipite et
» j'arrache cette délicieuse proie à la voracité des
» flots.

» Tout à coup quatre cavaliers, et des plus beaux,
» à la poitrine chargée de diamants, arrivent sur
» moi à fond de train. O toi ! s'écrie celui qui en
» était le plus chargé, ô toi qui as sauvé ma fille,
» parle ! que veux-tu ? Un mot, et la moitié de mon
» royaume est à toi.

» — Vous exagérez mon mérite, sire, lui dis-je
» d'une voix modeste, qui n'était pas exempte de la
» fierté française, dans l'Allier, mon département,
» de pareils traits sont fréquents et ne se payent
» que d'une prime de 25 francs.

» Mais il s'arrachait les cheveux d'impatience
» en disant :

» — Ne puis-je donc m'acquitter envers toi, no-
» ble Français.

» Eh bien ! sire, puisque vous l'exigez, je vous
» demanderai une chose.

» D'avance elle t'es accordée. Quelle est-elle ?

» — C'est la recette de la poudre avec laquelle
vous nettoyez vos chandeliers.

» Il parut hésiter, puis découvrit brusquement
» sa poitrine dont il tira un papier qu'il me tendit
» en disant avec émotion :

» — C'était le seul souvenir qui me restait de
ma mère. »

Cette tirade terminée, le charlatan étalait sur son tréteau quelques centaines de boîtes remplies de la merveilleuse poudre.

« Mesdames et messieurs, je ne vends la boîte
qu'un franc et cinq sous quand on en prend cent. »

Et tous de se précipiter sur la marchandise avec
1 franc au bout des doigts.

O progrès ! ô bienfaits de la civilisation !

La Janette et la marmaille.

Loulou à Sergent fréquentâve la Rose à la Janette et lè dzeins sè peinsâvont que cein baillérâi on bet d'accordâiron, kâ lè vilho sè recriâvont et y'avâi práo pan dâi dou cotés. La demeindze né et lè dzo dè danse, l'étâi adé Loulou que reinmenâvè la Rose et lè valets se redzoïssont dza po lè seméssès ; mâ vouâite-que pas qu'à n'on bounan lo Loulou fâ cognessance de 'na lurena dè pè lo défrou qu'avâi étâ invitâie pè 'na cousena et diabe einlêvâi se cein ne baillâ pas oquié, dè manière et dè façon que sè front annonci trâi senannès après. Ma fâi la Rose fut on bocon motsetta dè sè vairè dinsè dè coté, mâ tot parâi le sè cassâ pas la teta po tot cein. Le sut appedzenâ lo valet âo monnâi, Dâvi dâo moulin, et queinzè dzo après Loulou, front assebin babelhî lo menistrè. La Janette bisquâvè on bocon dè tot cein, mâ ne vollie pas que sâi de....

Lè dou mariadzo sè ffront et cein fe dou bons